

MURAKAMI Ryû

Les Bébés de la consigne automatique



Picquier poche

MURAKAMI Ryû

*Les Bébés de la
consigne automatique*

**Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan**

OUVRAGE TRADUIT
AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Ecstasy
Melancholia
Thanatos
Bleu presque transparent
La guerre commence au delà de la mer
Kyoko
Raffles Hotel
Miso Soup
Lignes
1969
Parasites
Love & pop
Chansons de l'ère Showa

Titre original : *Coin Locker Babies*

- © 1980 by Murakami Ryû
Published by arrangement with Kodansha International Ltd
- © 1996, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 1998, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : D. R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-87730-384-2
ISSN : 1251-6007

Préface

Hashi et Kiku, deux bébés abandonnés dans une consigne de gare en 1972, passent leur petite enfance dans un orphelinat, puis sont adoptés par un couple du Sud du Japon. Leurs jeunes années se déroulent sur cette île méridionale, une mine abandonnée devient leur terrain de jeux, ils y rencontrent un marginal étrange qui les initie à la violence. La recherche de leur identité les entraînera dans les bas-fonds de Tôkyô, où Hashi se prostitue avant de devenir un chanteur de rock adulé, tandis que Kiku, champion de saut à la perche, se retrouve en prison pour parricide.

Le roman suit en parallèle les destins des deux frères, décrivant avec une précision quasi clinique le mécanisme qui les pousse à revivre sans cesse le traumatisme de leur enfance et les maintient éternellement dans une *prison* intérieure ou réelle. Peu à peu, ces deux enfants purs et attachants passent du statut de victimes à celui de bourreaux. La violence monte en un crescendo angoissant, jusqu'au paroxysme final, dans une puissante évocation de la société moderne et de ses problèmes les plus actuels. Crise économique, pollution, perte de valeurs, société du spectacle, crime banalisé, terrorisme, servent de toile de fond au manque d'amour, à la solitude, à la folie.

Dans un style déroutant mêlant la poésie à des images de bande dessinée, avec une imagination foisonnante évoquant les romans de Gabriel Garcia Marquez, Murakami nous offre une vision de cauchemar du Japon de cette fin

de siècle, et un reflet à peine déformé de notre monde moderne. A grands traits d'humour (noir) et de démesure dans l'horreur ou le comique, Murakami brosse une effrayante caricature du monde moderne, un portrait terriblement pessimiste que vient seulement éclairer un vague espoir final de rédemption.

Murakami Ryû est reconnu au Japon comme l'un des chefs de file de la littérature moderne. La violence et l'érotisme de son premier roman *Bleu presque transparent* firent sensation au Japon en 1976, et ce best-seller lui valut le prestigieux prix Akutagawa. *Coin Locker Babies* est considéré par les critiques japonais comme l'œuvre la plus achevée et la plus forte de cet auteur. La parution de la traduction anglaise a été saluée par des metteurs en scène tels que Roger Corman ou Oliver Stone, et il est vrai que certaines séquences très cinématographiques de cette *Pulp Fiction* à la japonaise nous rappellent que Murakami Ryû est également cinéaste (metteur en scène notamment de *Tokyo Decadence*).

L'action de ce roman paru en 1980 se situe dans le futur proche d'alors : les années quatre-vingt-dix. L'actualité récente (attentats au gaz dans le métro de Tôkyô, vague de terrorisme en France) donne aujourd'hui à cette œuvre une dimension prémonitoire. Au-delà du propos psychanalytique (quête de la mère, image du père), telle est la question que soulève l'histoire des *Bébés de la consigne automatique* : hormis le cercle infernal de la violence et de la répression, quelle réponse la société moderne – pareille à une mère monstrueuse – a-t-elle su donner au mal-être de sa jeunesse ? Chez nous comme au Japon ou ailleurs, banlieues, chômage, matérialisme à outrance et vide spirituel sont quelques-uns des nombreux « casiers de consigne » où le monde d'aujourd'hui abandonne ses *Enfants tristes*. Mais pour oublier leur vague à l'âme, les héros de Murakami, descendants de ceux de Roger Nimier, J. D. Salinger ou Scott Fitzgerald, sont devenus des assassins.

1

La femme appuya sur le ventre du bébé et prit le petit sexe dans sa bouche. Il était plus fin que les cigarettes américaines mentholées qu'elle fumait d'ordinaire, et avait un goût de poisson cru. Elle leva la tête pour voir si le bébé pleurait et s'aperçut qu'il ne bougeait plus, bras et jambes complètement immobiles. Alors elle enleva le film de plastique qui recouvrait le visage de l'enfant, mit deux serviettes au fond d'une boîte en carton, posa le bébé dedans, entourra le tout de scotch puis de ficelle. Sur le dessus et les côtés du carton, elle traça en gros caractères un nom et une adresse purement imaginaires. Elle posa la dernière touche à son maquillage, passa une robe à pois, puis, toujours debout, se mit à masser de la main droite ses seins encore gonflés de lait pour soulager la douleur. Sans même essayer le liquide blanc qui avait goutté sur le tapis, elle enfila ses sandales et sortit, serrant dans ses bras la boîte en carton contenant le bébé. Au moment où elle arrêta un taxi, elle repensa au napperon au crochet qu'elle avait presque terminé, et décida qu'elle s'en servirait pour poser un pot de géranium dessus. Il faisait si chaud debout en plein soleil, cela lui donnait le vertige. Dans le taxi, la radio annonça que la canicule avait causé la mort d'au moins six personnes, des vieillards et des malades. Une fois à la gare, elle fourra sa boîte en carton dans un casier de la consigne automatique, le plus au fond possible, et enveloppa la clé

dans une serviette hygiénique qu'elle jeta dans les toilettes. Quittant l'enceinte étouffante et poussiéreuse de la gare, elle entra dans un grand magasin et resta dans la salle de repos à fumer des cigarettes, jusqu'à ce que sa sueur sèche complètement. Elle acheta des collants, de la lessive, du rouge à ongles, but un jus d'orange (elle avait une soif inextinguible). Puis elle se rendit aux toilettes où elle s'enduisit soigneusement les ongles du vernis qu'elle venait d'acheter.

Au moment où elle finissait d'étaler le vernis sur l'ongle de son pouce gauche, le bébé, au fond des ténèbres de sa boîte, à la gare, était déjà en état de mort apparente. La sueur qui commençait à perler de tous ses pores inonda d'abord son front, puis sa poitrine, ses aisselles, et refroidit tout son corps. Il remua alors les doigts, ouvrit la bouche et se mit soudain à hurler sous l'effet de la chaleur étouffante. L'air était humide, lourd, il était trop pénible de dormir enfermé dans cette boîte doublement hermétique. La chaleur intense, accélérant la circulation de son sang, l'avait réveillé. Dans l'insupportable fournaise de cette obscure petite boîte en carton, en plein été, il venait de naître une seconde fois, soixante-seize heures après être sorti du ventre de sa mère. Il continua à hurler de toutes ses forces jusqu'à ce qu'on le découvre.

L'enfant, recueilli dans un orphelinat après être passé par l'hôpital de la police, reçut un nom un mois après sa naissance : Kikuyuki Sekiguchi. Sekiguchi était le nom de famille inventé par la femme et inscrit sur la boîte en carton, Kikuyuki le dix-huitième prénom d'enfants abandonnés sur la liste des services sociaux du district nord de Yokohama. Kikuyuki Sekiguchi, trouvé le 18 juillet 1972.

Kikuyuki Sekiguchi fut élevé dans un orphelinat, d'où l'on apercevait un cimetière, à quelque distance au-delà des grilles de fer. A l'orphelinat Notre-Dame de la Ceriseraie, il y avait une allée plantée de cerisiers.

Kikuyuki Sekiguchi avait beaucoup de camarades, on prit l'habitude de l'appeler simplement Kiku. Quand il fut en âge de parler, Kiku commença à retenir les prières qu'il entendait les bonnes sœurs répéter chaque jour, avec les mêmes mots. Croyez en Dieu Notre Père qui nous protège du haut des cieux. Dieu le Père dont parlaient les bonnes sœurs se trouvait dans un tableau accroché au mur de la chapelle. Il avait une longue barbe, et du haut d'une falaise face à la mer, il brandissait en offrande vers le ciel un agneau nouveau-né. Kiku posait toujours la même question : où était sa place à lui, dans cette image ? Dieu le Père n'était pas japonais, c'était un étranger ! Et les sœurs lui répondaient : Ceci est une image de Dieu le Père avant ta naissance. Il donne naissance à de nombreux êtres, pas uniquement à toi. La couleur de ses cheveux ou de ses yeux n'a aucune importance.

Ses petits camarades de l'orphelinat furent adoptés les uns après les autres, les plus mignons en premier. Le dimanche, après la prière, de nombreux couples venaient observer Kiku et ses camarades qui jouaient dans la cour. Kiku n'était pas particulièrement laid, mais les enfants qui avaient perdu leurs parents dans des accidents de la route étaient les meilleurs candidats à l'adoption. Les enfants abandonnés n'étant pas très demandés, il fallait qu'ils soient particulièrement mignons. Et Kiku resta dans les invendus jusqu'à ce qu'il soit en âge de gambader.

A cette époque de sa vie, il ignorait encore qu'il était né dans une consigne automatique. C'est un autre enfant nommé Hashi qui le lui apprit. Hashio Mizouchi, lui non plus, ne trouvait pas preneur. Hashi avait abordé Kiku dans le bac à sable : On n'est que deux, hein, tu sais ! Tous les autres sont morts. Il n'y a que toi et moi à avoir survécu dans une consigne. Hashi était un enfant malingre et amblyope. Il sentait le médicament, et ses yeux larmoyants qui semblaient toujours regarder au loin donnaient à Kiku l'impression d'être transparent quand il s'adressait à lui. Contrairement à Kiku que la police

avait découvert grâce à ses cris vigoureux poussés du fond de sa boîte obscure et étouffante, Hashi, lui, avait été sauvé par sa faiblesse. La femme qui avait abandonné le bébé l'avait fourré tout nu sans le laver dans un sac en papier déposé dans un casier de consigne, et le talc dont il était recouvert, à cause d'un eczéma dû à une allergie à l'albumine, l'avait fait tousser jusqu'aux vomissements. L'odeur de médicaments et de déjections qui émanait de ce casier de consigne avait fait aboyer un chien d'aveugle qui passait là par hasard. Un grand chien noir, tu sais. C'est pour ça, tu vois, je fais attention aux chiens, moi. Je les aime, les chiens.

La première fois que Kiku vit une consigne automatique, c'était dans un parc d'attractions de banlieue, assez loin de l'orphelinat. Hashi lui en avait montré une du doigt, à l'entrée de la piste de patins à roulettes. Un homme qui venait de mettre ses patins avait ouvert la petite porte et déposé dans le casier sa veste et son sac. C'est juste une étagère, s'était dit Kiku, s'approchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. C'était plein de poussière, il s'était sali les mains. T'as vu, ça ressemble à un nid d'abeilles, hein ? T'en as jamais vu à la télé ? avait dit Hashi. Les abeilles pondent des œufs dans chacune de ces boîtes. Enfin, toi et moi, on n'est pas des abeilles, donc c'étaient des œufs d'humains, c'est sûr, mais pour les abeilles, ça doit être pareil, non ? Elles pondent un tas d'œufs, mais il y en a beaucoup qui meurent...

Kiku imagina un instant Dieu le Père, celui de la chapelle, avec sa grande barbe, déposant des œufs humains tout humides dans chacun de ces casiers, mais quelque chose ne collait pas. Ce devait être des femmes qui déposaient les œufs. Oui, c'est ça, et après, Dieu le Père offre au ciel les bébés qui sortent de ces œufs. Hashi l'appela : Hé, regarde ! Une femme aux cheveux teints en roux, portant des lunettes de soleil, cherchait son casier, sa clé à la main. Ça doit être des femmes avec de gros derrières comme celle-là, qui pondent les œufs et les déposent ici.

Je te parie qu'elle en a pondu un. La femme, immobilisée devant un casier, introduisait sa clé dans la serrure. La porte s'ouvrit, un objet rond et rouge roula à terre. Hashi et Kiku poussèrent un cri. La femme se précipita mains en avant pour retenir les choses rondes qui tombaient les unes après les autres, l'une d'entre elles vint rouler aux pieds des deux enfants. Ce n'étaient pas des œufs, mais des tomates. Kiku écrasa de toutes ses forces celle qui avait roulé à ses pieds. Le jus éclaboussa ses chaussures. Ni frère ni sœur dans cet œuf écarlate.

Quand quelqu'un tourmentait Hashi, Kiku prenait toujours sa défense. Peut-être à cause de sa faiblesse physique, il ne se laissait approcher par personne d'autre que Kiku. Il craignait particulièrement les hommes adultes. Kiku se disait que le corps de son ami devait être un récipient plein de larmes, tant il pouvait en verser. A peine le livreur de pain de l'orphelinat tapotait-il l'épaule de Hashi en disant : Tu pues toujours le médicament, toi ! qu'il se mettait à pleurnicher. Kiku ne venait pas le consoler mais restait simplement à côté de lui, en silence, attendant que Hashi retrouve son calme, quand il faisait une de ses crises de larmes et pleurait à gros sanglots, tremblant de peur et s'excusant alors que personne ne le réprimandait. Du coup Hashi le suivait partout, même aux toilettes, mais Kiku ne le repoussait jamais. Lui aussi il avait besoin de Hashi. Ils étaient liés comme la maladie et le corps. Kiku avait besoin de Hashi, comme le corps d'un homme qui, confronté à une crise impossible à résoudre, se réfugie dans la maladie.

Chaque année au moment de la floraison des cerisiers, Hashi était tourmenté par une toux qui lui emportait la gorge. Cette année-là, les crises furent particulièrement terribles. Son asthme accompagné d'une fièvre qui ne baissait pas l'empêchait de jouer dehors avec Kiku et sa tendance à se renfermer se renforça. Il se passionna pour un étrange jeu de dînette. Il alignait bien en ordre sur le plancher de petits couverts en plastique, plats, casseroles,

machine à laver, Frigidaire en miniature, les disposant de façon à former une cuisine fonctionnelle. Chacune de ces cuisines en modèle réduit avait un point commun : une fois qu'il les avait installées, Hashi refusait de laisser quiconque déplacer quoi que ce soit. Si quelqu'un changeait un ustensile de place, touchait par erreur sa cuisine ou la démolissait, cela le plongeait dans des colères démentielles à l'encontre des bonnes sœurs ou de ses camarades, chose dont personne ne l'aurait cru capable jusque-là. La nuit, il dormait à côté de ses petites cuisines, et vérifiait le matin en se levant que rien n'avait changé pendant la nuit. Il restait alors un moment en contemplation devant son œuvre, avec sur le visage une expression satisfaite, qui se muait bientôt en un air d'insupportable désagrément. Marmottant avec brusquerie, il détruisait violemment sa construction. Hashi ne se contenta pas longtemps de cuisines ou de salles à manger. Il agrandit bientôt son royaume, utilisant pour cela des bouts d'étoffe, des bobines de fil, des clous, des boutons, des pièces détachées de vélo, des cailloux, du sable, des fragments de verre. Un jour, une fille trébucha sur une tour de bobines de fil qui s'effondra, et il se jeta sur elle pour essayer de l'étrangler. Il n'en eut heureusement pas la force, mais l'excitation déclencha cette nuit-là chez lui une interminable crise d'asthme accompagnée d'une forte fièvre.

Hashi fut tout heureux le jour où Kiku vint visiter son royaume en miniature. Il lui expliqua tout en détail : là, c'est le bar, là la bouteille de gaz, ici le cimetière... Kiku attendit la fin des explications, puis demanda : Où est la consigne ? Là, répondit Hashi, désignant un feu arrière de vélo carré. Derrière la petite grille de plastique jaune, il y avait une minuscule ampoule. L'armature de métal, soigneusement astiquée, n'avait pas un point de rouille, et un fil électrique bleu et rouge était enroulé avec art tout autour. L'éclat de cet objet se remarquait à l'intérieur du domaine. Hashi était tout excité de faire visiter

son royaume à Kiku, mais ce dernier ressentit une étrange irritation. Quand Hashi pleurait pour un rien, ou se montrait émotif, Kiku avait la même impression qu'un malade qui regarde une radiographie de la partie de son corps atteinte : cela donne un habit concret à l'angoisse et à la peur encore tapies à l'intérieur de lui. Kiku aurait pu attendre simplement que se cicatrise la blessure pour laquelle un autre pleurait à sa place. Mais Hashi s'était mis à dormir à côté de ses modèles réduits. Il s'était mis à trembler et à pleurer pour son royaume sans plus se soucier de Kiku. La plaie avait quitté le corps pour commencer à vivre extérieurement à lui. Une blessure peut se cacher à l'intérieur, mais le corps qui a perdu sa blessure en réclame une nouvelle.

Un jour, une des sœurs accompagna Kiku à un dispensaire pour le faire vacciner contre la polio, mais il disparut sur le chemin du retour et fut finalement retrouvé au garage des bus municipaux. Un chauffeur de bus raconta qu'il était monté dans son véhicule au départ de la gare de Yokohama, sortie ouest, était resté jusqu'au terminus au port de yachts de Negishi, et avait fait ainsi quatre aller-retour sans descendre du bus. Le chauffeur lui avait demandé plusieurs fois où il allait, mais comme l'enfant s'obstinait à regarder par la fenêtre sans répondre, il l'avait finalement mis en sécurité au garage avant de prévenir les autorités. Et ce n'était que le début. Trois jours plus tard, Kiku s'enfuit tout seul de l'orphelinat en plein midi, et arrêta un taxi. Comme il avait seulement murmuré Shinjuku, le chauffeur l'avait conduit à la gare de Shinjuku, mais une fois arrivé à destination, l'enfant avait demandé Shibuya. Pris d'un doute, le chauffeur de taxi l'avait déposé à un poste de police devant la gare de Shibuya, et c'est ainsi que Kiku fut retrouvé une deuxième fois. Quand il monta dans la remorque du marchand de vin venu livrer des boissons à l'orphelinat, il fut découvert avant même d'avoir quitté les lieux, mais une autre fois, il réussit à se faire conduire jusqu'à

Kamakura en bernant un couple venu se recueillir sur une tombe au cimetière en face de l'orphelinat : il leur raconta qu'il venait de Kamakura et s'était perdu.

Il fut désormais soumis à une stricte surveillance. La jeune sœur chargée de le surveiller ne le grondait pas beaucoup, mais faisait des efforts pour le comprendre. Elle essayait de parler avec lui, l'emmenait se promener dans la voiture qu'elle avait empruntée à son père, dans la limite des heures autorisées. Dis-moi, Kiku, pourquoi aimes-tu autant les véhicules à moteur ? Tu aimes les bus, et les bicyclettes aussi, n'est-ce pas, Kiku ? Parce que la Terre tourne, répondit Kiku. La Terre, elle bouge, non ? Alors, c'est pas normal de faire du sur-place. En réalité, ce n'était pas à cause de la Terre. Kiku ne comprenait pas très bien lui-même pourquoi, mais il ne supportait pas l'immobilité. Rester sans bouger sur la surface du sol lui était intolérable. A côté de lui, *quelque chose* tournait à une vitesse folle. A une vitesse aveuglante, cette espèce de fusée s'envolait dieu sait vers où avec des étincelles de lumière, généralement dans un bruit terrible qui faisait trembler le sol. Il goûtait à chaque fois le désespoir d'être laissé en arrière au moment du décollage. Il commençait aussitôt les préparatifs du prochain départ. Dans une odeur d'essence, les pétarades et le ronronnement du moteur s'élevaient, faisant trembler le sol et l'air. On aurait dit que ça allait fendre l'espace, il lui semblait qu'il allait lui aussi s'envoler d'un instant à l'autre, il arrivait également que se produise un tremblement venu du fin fond de la terre. Quoiqu'il en soit, l'immobilité lui était insupportable. Au fur et à mesure que s'enflaient les pétarades et les tremblements préparant le décollage, grandissaient la peur et le dégoût. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Qu'il monte à bord de cette fusée géante.

Un jour, la jeune sœur qui s'occupait de lui emmena Kiku en voiture jusqu'à un parc d'attractions, et il monta pour la première fois sur les montagnes russes, dont il ne

voulut plus redescendre. Il resta assis sur son siège, le visage inexpressif, sans pousser de cris de joie comme les autres enfants. Quand les employés dirent à la sœur de le faire descendre, Kiku s'agrippa à son siège. Il était blême, transpirait de tous ses pores et avait la chair de poule. La jeune sœur dut arracher un à un du siège les petits doigts crispés de l'enfant tétanisé. La sœur se rendit compte pour la première fois que l'amour de Kiku pour les véhicules dépassait le simple engouement et était d'ordre maladif. Les bonnes sœurs décidèrent donc un beau jour de l'emmener en consultation, de même que Hashi qui avait brisé l'aiguille d'une seringue pendant qu'on le soignait, parce que quelqu'un avait touché à son royaume hétéroclite de jouets, de briques et de déchets.

Le psychiatre, tout en examinant des photos du royaume en modèle réduit construit par Hashi sur le sol du dortoir, s'adressa aux sœurs :

— Vous êtes, je suppose, accoutumées à voir des orphelins sombrer dans l'autisme, tant ils ont soif de ce rapport parental dont ils sont privés. Voyez-vous, à part les maladies mentales héréditaires, les maladies mentales chez l'enfant et le nourrisson sont toujours liées soit à la relation à la mère, soit à un autre facteur environnemental. Je suis certain que vous, mes sœurs, en tant qu'éducatrices, êtes conscientes du fait que ces enfants souffrent tous plus ou moins de troubles nerveux. L'esprit des enfants se construit dans le même ordre que leur corps, mais un développement harmonieux nécessite des stimuli de la part de l'entourage, un soutien, une nourriture psychique. Cependant, l'apport idéal de tous ces éléments est absolument impossible, en outre, il faut compter avec les limites des propres forces d'assimilation de l'enfant, si bien que les enfants en pleine croissance psychique rencontrent généralement un certain nombre de problèmes.

Maintenant, en ce qui concerne ces deux enfants, il s'agit peut-être de symptômes précoces de schizophrénie

infantile, causée par une anomalie organique, un dommage cérébral, un dysfonctionnement métabolique ou encore une cause héréditaire, malheureusement en l'état actuel, je ne peux me prononcer. S'il s'agit d'autisme, nous sommes face à deux cas bien particuliers, mais je pense qu'il y a de fortes possibilités qu'il s'agisse bien de cela. Voyons, cela s'appelle psychose symbiotique infantile, et pour vous dire ce que ces cas ont de particulier, eh bien, cette maladie est causée par des difficultés insurmontables à supporter la séparation d'avec la mère. Vers six mois, le nourrisson apprend à se différencier d'autrui, et perd le sentiment de ne faire qu'un avec la mère. L'enfant cherche alors à se réfugier dans l'illusion de l'agréable sentiment de toute-puissance que lui procurait l'identification à la mère. Incapable de faire face au monde extérieur, ce dernier lui apparaît comme un lieu hostile qui le sépare de sa mère, il tente donc de détruire ce monde hostile pour s'enfermer dans son illusion d'identification. Dans les cas qui nous occupent, voyons d'abord Hashio Mizouchi : cet enfant refuse presque complètement toute relation avec autrui, pour créer son étrange monde miniature personnel. On distingue deux sortes d'autisme : fertile et pauvre. Dans le cas où le psychisme du patient qui s'est coupé du monde extérieur est vide, on le dit pauvre, dans le cas où ce monde psychique est riche, on le dit fertile. Dans le cas de cet enfant, naturellement, il s'agit d'autisme fertile. Puisqu'il construit des œuvres très imaginatives. Maintenant, en ce qui concerne Kikuyuki Sekiguchi, malgré le désir de mouvement rapide dans l'espace et l'angoisse de l'immobilité dont est atteint cet enfant, il ne semble pas s'agir à proprement parler d'un refus du monde extérieur, je pense plutôt que c'est une tentative de rentrer en lui-même par le biais de la vitesse. Ensuite, la paranoïa qui lui fait imaginer que quelque chose à côté de lui vrombit et s'apprête à exploser est en fait la peur de lui-même. Ce que Hashio se passionne à construire

dans ses mondes miniatures et ce que Kikuyuki craint sont une seule et même chose, et que croyez-vous que ce soit ? Eh bien, l'énergie tout simplement ! Après votre coup de téléphone, mes sœurs, je me suis intéressé à ce genre de cas et me suis renseigné sur les nourrissons trouvés dans des consignes automatiques. Entre 1969 et 1975, voyez-vous, il y a eu soixante-huit cas similaires sur l'ensemble du Japon. La majorité des enfants ont été retrouvés à l'état de cadavres, la plupart ayant été déposés déjà morts, les autres étant morts à l'intérieur de la consigne, et on note seulement quelques cas exceptionnels de bébés qui respiraient encore au moment de leur découverte, et qui ont été emmenés à l'hôpital où ils sont morts à leur tour. Autrement dit, ces deux enfants sont les uniques survivants parmi de nombreux cas semblables. Les nouveau-nés n'ont naturellement pas de souvenirs conscients, on peut cependant penser que leurs circuits de mémoire gardent, quelque part dans le subconscient, une trace de l'état de terreur qu'ils ont vécu confrontés à l'imminence de la mort et de la lutte farouche qu'ils ont menée pour rester en vie, et qu'ils ont gagnée. Cette énergie extraordinaire qu'ils leur a fallu pour simplement survivre a dû rester programmée quelque part dans leurs circuits, et à certains moments cette énergie échappe au contrôle de leur encéphale. Autrement dit, ils disposent d'une énergie trop forte pour la maîtriser eux-mêmes et il leur faudra sans doute de nombreuses années pour apprendre à la canaliser.

— Mais que peut-on faire ? demandèrent les bonnes sœurs. Ces deux enfants vont bientôt aller à l'école, et ils seront peut-être adoptés. S'ils restent enfermés dans leur autisme, ils ne pourront pas grandir normalement.

— Il y a une thérapie qui pourrait s'avérer efficace : on endort l'énergie pendant une période de temps donnée, elle reste enfouie dans les replis du cerveau jusqu'à ce que le patient soit capable d'en contrôler la force, autrement dit il s'agit de geler des structures du métabolisme et des

cellules psychiques... Cette thérapie a été développée aux Etats-Unis où elle est utilisée dans les cas de schizophrénie aiguë liée à l'usage de stupéfiants. On fait retourner le patient dans le ventre maternel, ce qui lui procure un bien-être et un calme absolu. On lui fait entendre un son, un battement de cœur amplifié électriquement, le battement du cœur maternel que l'enfant entend dans l'utérus, n'est-ce pas. Le battement de cœur retentit avec une extrême amplitude dans le corps du fœtus parce qu'il n'est pas transmis par l'air mais à travers le liquide amniotique, ce n'est pas un simple son, n'est-ce pas, mais une vibration transmise par divers organes, le sang, la lymphe, et il est donc ressenti par le fœtus comme une gamme de sons très complexe. Quand la reproduction de ce timbre et de cette gamme de sons a été publiée l'année dernière aux Etats-Unis à un congrès de psychiatrie, le professeur Michael Goldsmith de l'université de technologie du Massachusetts, un chercheur en chimie neurologique, a émis un avis intéressant. Ce monsieur, qui écrit des romans de science-fiction, n'est-ce pas, a fait remarquer une forte ressemblance entre ces battements de cœur et les signaux émis par un satellite artificiel lancé par le département astronautique dans le but d'établir un contact avec des extra-terrestres, c'est sans doute un hasard, mais enfin j'ai moi-même fait l'expérience et écouté ce battement de cœur et vraiment, c'est extraordinaire. Quand on écoute ce son dans un état de semi-somnolence, on ressent une paix et une extase extraordinaires. Il est sans doute fort impoli de ma part de dire cela à des religieuses, mais les états d'extase que l'on croyait autrefois inspirés par le Christ n'ont probablement pas d'autre origine que ce souvenir intra-utérin, n'est-ce pas...

A partir du lendemain, Kiku et Hashi se rendirent régulièrement à la clinique : on leur faisait écouter pendant une heure ou deux ce battement de cœur maternel que perçoivent les fœtus, après leur avoir administré une dose appropriée de somnifère.

Le sol et les murs de la salle de soins, d'une largeur de dix tatamis environ, étaient recouverts d'un revêtement de liège pour éviter que les patients ne se blessent en cas de crise de violence. Les sons étaient diffusés par des haut-parleurs dissimulés dans les murs et le plafond sous une grosse toile. De petits spots de lumière qui s'alignaient le long d'un espace aménagé entre les murs et le plafond étaient réglés de manière à ce que l'éclairage soit le même quel que soit l'endroit où l'on se trouve dans la pièce. La pièce contenait seulement un divan assez grand, face à un écran vidéo de soixante-douze pouces, situé de l'autre côté d'une vitre épaisse. Kiku et Hashi commençaient par boire un verre de jus de goyave mélangé au somnifère puis, accompagnés par le médecin, venaient s'asseoir sur ce divan. La pièce était lentement, presque imperceptiblement, plongée dans la pénombre. Sur l'écran vidéo étaient projetées diverses images : une plage du Pacifique sud battue par les vagues, des skieurs descendant dans la poudreuse, un troupeau de girafes galopant au ralenti sur fond de soleil couchant, un voilier blanc fendant les vagues, des milliers de poissons tropicaux évoluant dans des récifs de corail, des oiseaux et des planeurs, des ballerines et des trapézistes se succédaient sur l'écran. La taille des vagues, l'intensité du soleil couchant, les couleurs des fonds sous-marins, la vitesse du bateau à voile, les paysages, les scènes, changeaient petit à petit, en fondus enchaînés graduels. Leurs consciences s'assoupissaient lentement et quand ils en arrivaient à ne plus remarquer ces changements de scène, la pièce était déjà entièrement plongée dans la pénombre. Les battements de cœur étaient également diffusés dès leur entrée dans la pièce, mais à un volume presque inaudible, qui augmentait peu à peu jusqu'à atteindre une amplitude maximum au moment où ils étaient plongés dans le sommeil. Environ cinquante à quatre-vingts minutes plus tard, les deux garçons se réveillaient, mais la vidéo diffusait toujours

inlassablement les mêmes images, si bien qu'ils n'avaient aucune conscience du temps qui s'était écoulé. Le traitement commençait à deux heures et demie de l'après-midi, une heure où la course du soleil ne change pas de manière trop apparente, si bien qu'en repartant les garçons ne se rendaient pas compte du temps écoulé entre leur entrée et leur sortie de la pièce. Si par exemple il faisait beau à leur arrivée et qu'il pleuvait quand ils se réveillaient, on leur faisait entendre quelques minutes avant leur réveil un bruit de pluie pré-enregistré, et l'intensité de l'éclairage de la pièce était calquée sur la luminosité d'une journée pluvieuse. Kiku et Hashi n'étaient pas au courant du traitement qu'ils suivaient. Le docteur comme les bonnes sœurs leur disaient simplement qu'ils regardaient un film.

Les résultats se manifestèrent dès la fin de la première semaine. Encouragés à se rendre eux-mêmes à l'hôpital et à entrer dans la salle de traitement, ils n'eurent très vite plus besoin d'être accompagnés par une bonne sœur. Au bout d'un mois, le psychiatre remplaça les somnifères par l'hypnose et se mit à étudier les changements brutaux d'énergie au cours de leur état d'inconscience. Que voyez-vous quand vous entendez ce bruit ? demandait-il par exemple, et tous deux répondaient aussitôt en chœur : La mer. Kiku décrivait les images apparaissant derrière ses paupières closes : le Christ barbu du tableau suspendu au mur de la chapelle le tenait dans ses bras pour le faire monter au ciel, debout au bord d'une falaise escarpée surplombant la mer. Quelque chose de très doux l'enveloppait, une brise fraîche soufflait, la mer était calme et scintillante. Le traitement dura une centaine de jours. Le psychiatre annonça alors à la sœur qui s'occupait d'eux :

— Le traitement est presque terminé maintenant, mais il est primordial que les enfants continuent à ignorer le changement qui s'est produit en eux. Ne leur parlez surtout pas de ces battements de cœur qu'ils ont entendus ni du traitement en général.

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie Robert
200, avenue de Coulin,
13420 Gémenos

Dépôt légal : mai 1998



Hashi et Kiku, deux bébés abandonnés dans une consigne de gare, passent leur petite enfance dans un orphelinat. La recherche de leur identité les entraînera dans les bas-fonds de Tôkyô, où Hashi se prostitue avant de devenir un chanteur de rock adulé, tandis que Kiku, champion de saut à la perche, se retrouve en prison pour parricide.

Le roman suit en parallèle les destins des deux frères, décrivant le mécanisme qui les pousse à revivre sans cesse le traumatisme de leur enfance, racontant comment ces enfants purs et attachants passent du statut de victimes à celui de bourreaux.

Dans un style déroutant mêlant l'horreur au comique, la poésie à des images de bande dessinée, avec une imagination foisonnante évoquant les romans de Gabriel Garcia Marquez, Murakami nous offre une vision de cauchemar du Japon de cette fin de siècle, et un reflet à peine déformé de notre monde moderne qui abandonne ses *Enfants tristes*.

Mais les héros de Murakami, descendants de Nimier, Salinger ou Fitzgerald, ne se suicident plus, ils assassinent.

**Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan**



Picquier poche

10,70 €

harmonia mundi
— diffusion livres —

PICQUIER & PROTHIERE

www.editions-picquier.fr



9 782877 303842